HAL
open science

Etxahun-Barkoxe (1786-1862) Du poète populaire au mythe littéraire

Jean Jon, J. Casenave

To cite this version:

Jean Jon, J. Casenave. Etxahun-Barkoxe (1786-1862) Du poète populaire au mythe littéraire. Lapurdum, 2002, VII, pp.185-199. artxibo-00000100

HAL Id: artxibo-00000100

https://artxiker.ccsd.cnrs.fr/artxibo-00000100v1

Submitted on 11 Apr 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etxahun-Barkoxe (1786 -1862)
Du poète populaire au mythe littéraire

Jean CASENAVE

Université Michel de Montaigne Bordeaux 3
IKER UMR 5478 CNRS

À priori, rien ne destinait Etxahun-Barkoxe à devenir l'un des mythes littéraires les plus vivants de la production moderne et contemporaine du domaine basque. Dans le cours de cet article, quelques éléments biographiques rappelleront que, pour ses contemporains, et notamment ses concitoyens de Barcus, la vie d'Etxahun ne relève pas du traitement mythique et encore moins hagiographique. Sur le plan social, elle correspond au parcours d'un déclassé qui, tout au long de sa vie, descend irrémédiablement les marches de la respectabilité en passant du statut enviable de riche héritier d'une famille prospère de propriétaires terriens-exploitants à celui de poète populaire marginal, "sans domicile fixe".

Paradoxalement, sa fortune littéraire est inversement proportionnelle à celle de sa déchéance sociale. Rendu célèbre par son talent d'improvisateur (koblakari-bertsolari) au-delà des frontières de sa province de Soule au cours de sa longue vie (1786-1862) : il connaît une période d'oubli relatif durant la deuxième moitié du XIXe siècle. Cependant, sous l'impulsion de son compatriote souletin Pierre Lhande, il entre dans le panthéon littéraire au début du XXe siècle (1923) juqu'à se voir honoré par l'association Eskual zaleen Biltzarra en 1948. Consacré comme un poète d'envergure par la thèse de Jean Haritschelhar qui démontre qu'il ne faut pas le cantonner parmi les versificateurs et improvisateurs de second rang, il est promu personnage de fiction dès la fin de la seconde guerre mondiale en devenant un héros de roman, de pastorale et de pièce de théâtre.

Au cours des années 70 et 80, ayant définitivement perdu toute contingence humaine, il accède au cercle très restreint des écrivains basques transformés en mythe littéraire sous la plume de B. Atxaga ou de J. Sarrionaindia. C'est ce parcours singulier que je souhaite retracer dans cet article pour lequel j'ai reçu l'aide très précieuse de J. Haritschelhar qui, avec sa générosité coutumière, m'a largement ouvert ses archives personnelles et fait part de ses souvenirs. Mes remerciements vont aussi à Xipri Arbelbide qui m'a fourni de passionnants détails sur la polémique déclenchée par la célébration du centenaire de la mort d'Etxahun en 1962.

Une figure littéraire de son vivant :

Emaillée de procès, de séjours en prison et de périodes de fuite, la longue vie d'Etxahun-Barkoxe est bien loin de ressembler au destin que lui prêtait dans son enfance sa situation d'héritier d'une maison aisée de paysans barcusiens. Il faut

rappeler ici brièvement que Pierre Topet "Etxahun", né en 1786, est le deuxième enfant d'une famille qui en compte sept. Bien que deuxième enfant et contrairement à l'usage qui prévoit de transmettre l'ensemble du bien familial à l'aîné, Pierre est, dès son enfance, désigné comme l'héritier de sa maison natale Etxahunia. Les quatre propriétés qui, à des titres divers sont attachées à Etxahunia, doivent également lui revenir.

Pourtant, les premiers ennuis se présentent avant même qu'il ait pu entrer en possession des biens promis. Lié à une jeune employée de la maison, il devient père autour de vingt ans et entre en conflit avec sa famille qui n'accepte pas son projet de mariage avec la mère de son enfant. Désavoué par ses parents et ses proches qui lui retirent une partie de l'héritage pour lui signifier l'obligation de se soumettre, il est marié contre son gré à une jeune femme de condition sociale équivalente à la sienne. Au fil des années, sa vie conjugale et ses rapports avec ses concitoyens de Barcus ou ses compatriotes souletins finissent par quitter le registre de la vie privée pour passer dans le domaine public et, pour l'essentiel, à la rubrique des faits divers. En effet, en l'espace d'une trentaine d'années, Etxahun et emprisonné à plusieurs reprises sous des chefs d'inculpation aussi divers que des mauvais traitements à l'égard de son épouse, de captation d'héritage, de mise en circulation de fausse monnaie ou de tentative d'homicide sur la personne d'un voisin pris pour celui qu'il accuse d'être l'amant de sa femme. Sans s'appesantir sur des péripéties biographiques qui sont largement connues des familiers de la littérature basque, disons simplement que la vie d'Etxahun n'a rien de commun avec celle d'un paisible propriétaire soulctin occupé à faire fructifier les propriétés héritées de ses parents pour les transmettre aux générations suivantes.

À la fin de sa vie, Etxahun a tout perdu, ses biens comme sa respectabilité de paysan propriétaire de sa terre mais, bien que condamné à une perpétuelle errance à la suite de la vente de sa maison, il bénéficie d'une belle réputation de "koblakari" (poète improvisateur), à la fois admiré et craint par ses compatriotes souletins susceptibles de devenir la cible de ses vers cinglants. D'ailleurs, nombre de ses compositions sont connues du public bascophone dans toute sa province d'origine et même dans les provinces voisines.

Au terme de cette vie mouvementée, Etxahun connaît un sort peu commun pour un poète appartenant à la tradition orale. Bien sûr, à l'image de tous les grands improvisateurs, il est invité par les classes sociales les plus diverses -même la bourgeoisie et la noblesse locales- pour célébrer en vers les événements marquants. Comme en témoigne la chanson "Etxahun eta Otxalde", populaire dans tout le Pays basque dès la deuxième partie du XIXe siècle, il est volontiers placé au premier rang de la corporation par les autres improvisateurs qui recherchent sa présence pour d'amicales joutes versifiées. Figure connue et reconnue de la culture basque populaire de son temps, il accède de son vivant -et à son insu- au statut exceptionnel de personnage littéraire comme en témoigne le texte que lui consacre le poète allemand Chamisso sur lequel il faudra revenir.

Mais, deux types de récits contradictoires circulent à son sujet. La légende noire le dépeint comme une personne irascible et dangereuse, capable de voler, de trahir les siens ou de tuer. Elle est attestée par les témoignages à charge livrés par les membres de sa famille et ses voisins de Barcus à l'occasion de ses divers procès. Il est désigné comme parasite social -il attaque ses frères et sœurs puis ses enfants en justice pour se faire attribuer diverses pensions-, voleur et assassin par l'opinion

publique, celle-là même qui rit volontiers à l'écoute de ses diatribes implacables adressées à ses ennemis, membres des bonnes familles de Barcus ou du clergé. Quant à la légende blanche, en tant qu'homme public fin connaisseur des réactions d'un auditoire, il la fabrique lui-même de toutes pièces en écrivant à plusieurs reprises l'histoire de sa vie dans des chansons qui deviennent rapidement célèbres à l'exemple de *Ürxaphala, Mündian malerusik* (popularisée à cette époque sous un autre titre), *Bi Berset dolorusik, Ahaide delizius huntan.* Dans ces chansons autobiographiques, il se présente systématiquement comme une victime et clame dans chacun des textes la volonté de s'amender notamment par des pélerinages expiatoires à Rome ou Saint-Jacques-de-Compostelle.

Révélées par Jean Haritschelhar dans sa thèse, les sources judiciaires viennent compléter le portrait d'Etxahun brossé par les deux types de légende. La dimension romanesque de la vie d'Etxahun n'a pas non plus échappé aux journalistes locaux chargés de la chronique judiciaire. Le barde de Barcus est un gibier de choix pour ces hommes de plume attachés à mettre en valeur l'aspect sensationnel des affaires traitées pour plaire à un lectorat toujours friand de drames passionnels. Dans les documents proposés par J. Haritschelhar, il n'est que de lire le titre -"Assassinat commis par méprise"- de l'article du journal palois "Mémorial béarnais" repris par "La Gazette des tribunaux" (numéro du 27 août 1828) pour comprendre qu'il était facile de faire d'Etchahun un personnage de légende. Comme le souligne Jean Haritschelhar dans les commentaires de ses diverses sources, tous les éléments d'un roman se trouvent concentrés dans la vie du poète souletin : l'amour, la jalousie, la mort, l'exil, etc. C'est du reste à partir de l'article de la gazette et de la traduction de *Mündian malerusik* qui l'accompagne que le poète allemand Chamisso a écrit son poème consacré à Etxahun.

"Ce qui a pu séduire Chamisso, c'est qu'Etchahun représentait un homme en marge de la société sur lequel s'était acharnée une sombre fatalité." commente Jean Haritschelhar dans un chapitre qu'il intitule "Romantique sans le savoir" pour caractériser cette rencontre entre la vie hors du commun du poète souletin et son zélateur d'Outre-Rhin.

Même le silence des folkloristes du XIXe siècle à son égard semble siginificatif du traitement ambivalent qu'a suscité le personnage controversé d'Etxahun. Par exemple, dans les lignes qu'il consacre aux chansons populaires (*Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan*, 1855), Augustin Chaho oublie de mentionner l'apport d'Etxahun. Pourtant, il est originaire de la même province que le poète de Barcus et ne peut ignorer sa popularité, d'autant qu'Etxahun lui a adressé en 1849 un hommage particulièrement appuyé dans une pièce en vers intitulée "Musde Chaho". Le poète populaire qui assure la propagande du candidat Chaho aux élections par le biais d'une chanson est-il un allié encombrant compte tenu de sa réputation ? La position sociale et le parcours personnel d' Etxahun expliquent peut-être la réserve de Chaho, alors même que, par ailleurs, il est prompt à s'emparer de tout élément historique ou culturel susceptible d'être transformé en mythe afin de magnifier le Pays basque. On pourrait aussi citer les œuvres de Francisque Michel (1857)[1] ou, plus tard, celle de D.J. Sallaberry (1870)[2] qui proposent des extraits de l'œuvre

[1] *Le Pays basque*, Francisque Michel, 1857.
[2] *Chants populaires du Pays basque*, J. DJ. Sallaberry, 1870.

poétique d'Etxahun sans pour autant mentionner son nom[3] , sa personnalité ou son histoire. Du reste après son décès en 1862, pendant plusieurs décennies, Etxahun-Barkoxe tombe dans l'oubli et, si ses chansons lui survivent, elles le font sur le mode de la tradition orale qui assure leur transmission le plus souvent en effaçant toute référence précise aux auteurs et compositeurs. Au final, le XIXe siècle a réservé à Etxahun un traitement ambivalent qui voit le poète tout à la fois admiré et vilipendé, haï et craint puis, dans une large mesure, oublié.

En somme, Etxahun est étalonné et apprécié par ses contemporains en fonction des attendus et des catégories critiques existants. En tant que créateur, il est tout naturellement classé parmi ces "coblacari" anonymes, un terme que Francisque Michel dans son ouvrage *Le Pays basque* (1857) traduit par "rhapsode" ou "barde" en référence aux poètes itinérants de l'Antiquité ou du Moyen-Age des civilisations grecque, occitane, celtique et autres. L'originalité de son œuvre qui apparaîtra au XXe siècle si intimement liée à ses poésies autobiographiques est alors totalement inaperçue car elle demeure invisible compte tenu des instruments critiques qui sont utilisés par ses contemporains, folkloristes essentiellement attachés à recueillir les productions culturelles d'un peuple et non l'expression individuelle d'un poète. Et ce, malgré cet avertissement de Francisque Michel : "Toutefois, au milieu de pensées communes, je dirai même triviales, il n'est pas rare de rencontrer des inspirations heureuses, des élans vraiment poétiques, qui, pour la hardiesse, la vigueur, la richesse ou la grâce, peuvent soutenir la comparaison avec ce que les littératures grecque ou latine nous ont laissé de plus parfait en ce genre."[4] . Déclassé socialement, il est considéré comme un marginal dans son village et sa province, et c'est par ce biais qu'il entre dans l'histoire de la littérature en fournissant à Chamisso un sujet de poème.

Le renouveau du personnage littéraire et la première publication de ses œuvres :

Au début du XXe siècle, la langue et la culture basques connaissent une période d'intense activité scientifique et éditoriale qui renouvelle grandement l'approche des œuvres littéraires. La création d'institutions nouvelles qui, à l'instar d'Eskual zaleen Biltzarra (La Société des Bascophiles) en 1902 et d'Euskaltzaindia (Académie de la langue basque) en 1919, proposent un traitement normatif de la langue basque avec l'établissement d'une ébauche de standard littéraire favorise l'apparition, notamment dans des revues comme la *Revue Internationale des Etudes Basques* (1909) ou *Gure Herria* (1921), d'une histoire de la littérature. S'inspirant des modèles français et espagnol, ses promoteurs privilégient les productions écrites au détriment de la littéraure orale et s'efforcent de jeter les bases d'un canon littéraire. C'est dans le cadre de ce mouvement que se place l'article de 1923 paru dans *Gure Herria* qui va faire resurgir la figure d'Etxahun pour la transformer et lui faire franchir une étape décisive sur la voie du mythe littéraire.

---

[3] Pas de référence nominative chez Francisque Michel et Sallaberry lui en attribue nominativement deux *(Oi ! Laborari gachua, Belhaudiko bortian).*

[4] Francisque Michel : "Les poésies populaires", Le Pays basque, 1857.

L'auteur de ces lignes, Pierre Lhande, a, au cours des années précédentes, publié plusieurs articles consacrés à la littérature écrite du début du XXe siècle, articles parmi lesquels on peut par exemple citer celui qu'il consacre en 1920 dans la *Revue Internationale des Etudes Basques* à l'œuvre du romancier Domingo Agirre. Dans le texte de *Gure Herria* intitulé "Le Barde Etchahoun", il indique d'entrée le changement de point de vue qu'il s'agit de porter sur l'œuvre poétique du "koblakari" de Barcus :

"On rencontre souvent dans les littératures populaires naissantes, de ces existences aventureuses et lamentables de poètes aux prises avec l'infortune ou la méchanceté et dont le souvenir, consacré par des chants immortels, apitoye, au long des siècles, le cœur des hommes. Il semble que depuis le sublime aveugle de l'Hellade toute littérature nationale veuille avoir son barde errant, magnifique et malheureux.

C'est une des ces figures attachantes et pitoyables que je me flatte d'avoir découvert et de révéler, partiellement du moins, aujourd'hui, dans ce premier lot de recherches sur la vie et l'œuvre du poète souletin Pierre Etchahoun".

On le voit, Pierre Lhande a conscience de proposer un changement d'approche radical ("...que je me flatte d'avoir découvert") à l'endroit d'Etxahun puisqu'il le fait passer du statut de "barde errant", pareil à Homère le rhapsode anonyme, à celui de "poète" dont on évoque la vie et l'œuvre dans une revue littéraire. Le récit de la vie d'Etxahun n'a plus rien à voir avec les articles du journaliste chargé de la chronique judiciaire qui avait rendu compte des procès intentés au poète. Les poèmes, notamment les pièces autobiographiques viennent tendre un miroir aux aléas domestiques ou judiciaires vécus par le poète et en reçoivent en retour un éclairage significatif.

Le commentateur conclut sur ces termes :

" Telle fut la poignante existence du poète laboureur, dont le récit laissera sans doute dans l'esprit de nos lecteurs une impression de malaise et de regret."

Manifestement, Pierre Lhande qui a mené son enquête sur les traces d'Etxahun en Soule transcrit ici l'ambivalence qui persiste dans l'opinion courante à propos de l'improvisateur de Barcus. Le parcours de l'homme a encore un peu de mal à s'effacer devant l'œuvre du poète. Pourtant, les dernières lignes soulignent clairement que le regard porté s'est enrichi au contact des stéréotypes littéraires popularisés au cours du XIXe siècle :

"Mais ne peut-on pas dire qu'Etchahoun dut aux aventures mêmes de cette lamentable vie le meilleur de cette inspiration ? (...) Le génie a sa rançon. Etchahoun doit, en partie, à ses misères et à ses défauts d'avoir été le poète le plus original, le plus personnel, mais aussi le plus émouvant de toute notre littérature basque.

On le comprendra mieux en étudiant attentivement son œuvre".

C'est bien l'image du poète maudit ("... le Villon ou le Verlaine de la littérature basque."), en rupture de société donc souffrant et fécond, une image répandue au cours de la deuxième partie du XIXe siècle et qui sera plus tard interprétée comme significative du Mouvement Romantique finissant que Pierre Lhande retient ici pour caractériser Etxahun. Si l'on peut attribuer sans conteste la première étape de l'établissement du mythe à Chamisso, il faut reconnaître que, faute d'une diffusion

suffisante, cette première interprétation "romantique" de la vie d'Etxahun n'a pas eu de répercussion au Pays basque. D'ailleurs, en 1923 P. Lhande ne semble pas connaître l'existence de ce poème puisqu'il ne le mentionne pas dans son étude. Ce sont René Lafon et Jean Haritschelhar qui le citeront après la deuxième guerre mondiale.

Après l'évocation de la vie du poète, c'est, bien entendu, la publication de l'œuvre qui va assurer l'entrée d'Etxahun dans le corpus de la littérature basque classique. Cette édition promise par Lhande en 1923 ne voit le jour qu'en 1946. Dans l'intervalle, Pierre Lhande a été appelé à d'autres fonctions dans la Compagnie de Jésus et il doit abandonner son projet d'établissement d'une édition critique de l'œuvre. C'est un jeune professeur de Lettres, l'abbé Jean Larrasquet qui prépare l'ouvrage pour le compte de l'Eskual zaleen Biltzarra mais le déclenchement de la deuxième guerre mondiale repousse sa publication à l'après-guerre, en 1946 très exactement.

Cette parution connaît un écho immédiat dans le milieu culturel local. La tombe du poète est aménagée de façon à la signaler à l'attention du public et le livre est présenté lors d'une journée d'hommage qui consacre le personnage littéraire dans sa province. Les résultats semblent probants puisqu'en l'espace de quelques années, la vie et l'œuvre du poète suscitent la création de plusieurs ouvrages littéraires d'importance. En 1948, le jeune écrivain Pierre Espil publie *Etchahun le malchanceux.* Dans ce roman, Pierre Espil retrace toute la vie du poète. Conformément au stéréotype précédemment évoqué, il fait du poète le jouet d'un destin qui lui échappe constamment, la victime de son entourage et tout particulièrement de sa femme, une "Carmen" souletine au caractère incandescent et insatiable qui conduit méthodiquement son mari à la déchéance :

" Elle adorait fendre la foule des hommes en sueur qu'elle frôlait au passage, non sans relever sa jupe pour découvrir ses jambes. On se retournait pour la voir marcher avec un balancement du dos et des reins indéniablement coquins."

Pierre Espil a conscience d'avoir élargi les bases du mythe littéraire :

"Si j'ai souvent altéré légèrement les faits, modifié quelques noms propres, inventé quelques personnages, je ne crois pas pourtant avoir outrepassé les droits de tout poète qui se penche sur un fantôme du passé... Etchahun lui-même ne se privait pas, dans ses poèmes, d'embellir, d'exagérer, d'arranger divers épisodes de son existence. Je ne vois donc pas pourquoi j'aurais eu des scrupules à laisser broder mon imagination... Surtout que, pour ma part, je pense que l'important, l'essentiel c'est de ne point trahir une âme.... Et l'âme d'Etchahun, sa pauvre âme si faible, si excessive, si abreuvée de fiel, elle apparaît bien dans ses vers telle que je la présente dans cette chronique euskarienne, passionnée à la façon des chroniques italiennes de Stendhal..."

En 1951, Pierre Larzabal fait d'Etchahun le héros de l'une de ses créations théâtrales les plus célèbres. Il concentre l'action sur l'épisode de la tentative d'assassinat qui visait Heguiaphal, l'amant supposé de l'épouse d'Etxahun mais qui, par suite d'une méprise, a finalement atteint un autre voisin de la maison Etxahunia. Au passage, il faut signaler que jusqu'à la mise au point de Jean Haritschelhar dans sa thèse, tous les auteurs ont fait d'Etxahun un criminel puique la légende voulait que Dominique Etchegoyen, la victime du coup de feu, eût été

mortellement blessé dans l'attentat. Une fois de plus, Etxahun bénéficie de l'indulgence de l'auteur qui fait le choix de le peindre sous les traits d'une victime.

L'année suivante, Etxahun-Barkoxe devient sujet d'une pastorale écrite par son homonyme de Trois-Villes, Etxahun-Iruri. Enfin, en 1955, Yon Etxaide publie un roman[5] intitulé *Joanak Joan* et sous-titré "roman chrétien" pour lequel son auteur indique qu'il s'est inspiré de la vie d'Etxahun. Ce sous-titre qui peut surprendre s'explique dans le roman par le fait que, sur la fin de sa vie, le vieux "koblakari" décide de s'amender sur le plan moral et meurt très chrétiennement dans sa maison natale. À la fin des années 50, la vie d'Etxahun est devenue une importante source d'inspiration pour les écrivains du domaine basque. Personnage de fiction particulièrement vivant, l'improvisateur de Barcus n'en demeure pas moins sujet à des interprétations assez différentes même si toutes s'accordent pour le présenter à la fois comme une victime et un véritable poète qui alimente sa veine créatrice hors du commun au cœur même de ses déboires et de ses tourments. Pourtant, au détour d'une phrase ou d'une remarque, on sent encore pointer le jugement moral de l'auteur sur ce personnage qui sent toujours un peu le soufre :

"Rentre, rentre, pauvre homme, trébuchant sous le fardeau de tes souffrances autant que de tes fautes."

Etchahun le malchanceux, Pierre Espil.

Il n'en reste pas moins que dans cette première partie du XXe siècle, l'œuvre du poète de Barcus a franchi des étapes décisives dans la marche vers la notoriété. Cet homme qui n'a pas suivi d'études accède au panthéon des écrivains et des lettrés. Il a laissé, pour l'essentiel, une œuvre orale caractéristique des improvisateurs populaires, recueillie de façon incomplète et souvent peu fiable et, malgré tout, ses poèmes font leur entrée dans le corpus de la littérature basque classique. Enfin sa vie a progressivement cessé d'être uniquement un objet de scandale pour devenir un sujet de roman ou de pièce de théâtre.

Cela ne veut pas dire pour autant que, un siècle après sa mort, l'existence mouvementée de l'improvisateur souletin ne continue à poser problème à des écrivains qui, par ailleurs, considèrent qu'elle mérite d'être abordée. Pierre Larzabal, par exemple, construit sa pièce de théâtre autour du crime dont est victime Etchegoyen, un assassinat (c'est du moins ainsi qu'il traite l'événement) qu'il attribue à Etxahun alors même que la justice n'a pas voulu trancher la question à l'époque des faits. L'intrigue fait bon marché d'autres aspects de la vie d'Etxahun qui nous intéressent beaucoup aujourd'hui, notamment cette vie d'errance, ces exils temporaires loin de sa province de Soule qui ont sans doute largement contribué à élargir la connaissance et l'expérience du monde du citoyen de Barcus et ont eu nécessairement des répercussions jusqu'alors passées inaperçues sur l'œuvre de ce poète populaire quasiment illettré. Autant dire que la dimension historique du personnage ne s'est pas encore effacée pour laisser place au poète désincarné des manuels scolaires. Dans le même ordre d'idées, son œuvre demeure indissociablement liée à des événements dramatiques largement connus mais rapportés de façon parcellaire voire partisane et qui contibuent à voiler la lecture des textes.

---

[5] Le même Yon Etxaide a fait également paraître l'œuvre du poète souletin dans une version adaptée au dialecte guispuscoan : *Etxahunen bertsoak gipuzkeraz.*

Le centenaire de la mort d'Etxahun

C'est au cours des années 60 que Etxahun-Barkoxe va définitivement gagner le paradis des auteurs classiques. Comme on le verra, cette consécration tient avant tout au travail de recherche littéraire mené par Jean Haritschelhar qui va retracer très précisément le parcours du poète et publier une version largement remaniée et complétée de son œuvre. Mais le dernier épisode de cet accès à la notoriété sereine des grands auteurs est également marqué par les derniers échanges rhétoriques d'un débat passionné, bien caractéristique des enjeux culturels d'une littérature basque en quête d'autonomie dans ses rapports avec une société entravée par ses pesanteurs internes comme par des contraintes extérieures. Il consiste à juger de la nécessité de lier les événements "lamentables" ou "malheureux" -selon la position de débatteur- à l'œuvre ou de l'opportunité de séparer les deux aspects pour laisser la poésie d'Etxahun se déployer dans le ciel de la littérature, libéré de ses attaches au réel.

En effet, la décennie qui marque le centenaire de la mort du poète souletin voit se dérouler la dernière étape dans la constitution du mythe littéraire Etxahun. La partie décisive se joue d'abord dans les pages de l'hebdomadaire *Herria* sous la forme d'une polémique qui va durer deux mois. Les hostilités sont déclenchées par un article qui paraît en première page le jeudi 25 janvier 1962. Sous le pseudonyme de "Manecha", l'écrivain Xipri Arbelbide signe un article qui, sous le couvert de rapporter les propos d'un jeune homme scandalisé par le silence des personnalités, des institutions et des organes culturels à propos du centenaire de la mort d'Etxahun ("Gazte baten kexua") pose le problème de la célébration de cet anniversaire et de la signification d'une telle omission. Empruntant à son jeune interlocuteur la naïveté et la fraîcheur de son expression, il se demande pour quelle raison les Basques ne sont pas capables de rendre hommage à leurs "hommes remarquables" alors que, dans toutes les sociétés, il est d'usage de le faire. Il réclame donc une évocation du poète dans les colonnes de l'hebdomadaire, la représentation des œuvres théâtrales consacrées à sa vie et notamment la pièce de Larzabal ainsi que la réédition du recueil Lhande-Larrasquet de 1946 devenu introuvable. Il ajoute qu'à l'heure où l'on fait paraître en langue basque la traduction des œuvres de Platon ou de Shakespeare, il ne s'agit pas d'oublier, pour des "raisons discutables" qu'il se refuse à détailler, de mettre en valeur l'existence de tous les auteurs de la littérature basque. Cette attaque à peine voilée contre le "conformisme" de la culture basque officielle de l'après-guerre ne va pas rester logtemps sans réponse.

En effet, dans l'édition du jeudi 1er février, un correspondant qui signe A. Lichalt réplique à "Manecha". Il se présente comme un lecteur souletin un peu malhabile en langue basque mais pressé de rétablir la vérité à propos d'Etxahun, une vérité selon lui trop malmenée par un observateur ("Manexa") bien ignorant des "réalités souletines" et de la vérité historique. Le portrait qu'il fait d'Etxahun est sans appel et d'autant plus incontestable qu'il dit tenir ses renseignements de son propre père :

"Erraiten zeikun Barkochtar koplakari hori ez zela lili arradua, bena gizatchar gaichto malerus bat, auher izigarria, etchejalia, uhuña, mihi zikina, lagun lanjerusa ; ihurk ez omen zian ikhusten ahal, ez etchekuek ez aizuek, hurrundik bezik".

"Il nous disait que cet improvisateur de Barcus n'était pas une fleur exceptionnelle, mais un mauvais homme méchant et malheureux, grand paresseux, dilapidateur de maisons, voleur, mauvaise langue, camarade dangeureux ; personne ne pouvait le voir que de loin, ni les siens ni ses voisins."

Il poursuit en ajoutant que selon les souvenirs de ses concitoyens, Etxahun chantait mal et que, si son talent de versificateur est indéniable il était le plus souvent employé à salir les réputations sans distinction ni respect. Il termine en demandant à "Manecha" s'il n'a pas perdu tout bon sens en demandant d'honorer un tel homme alors même que tant de bons pères de famille souletins ayant accompli leur devoir vis-à-vis du bien familial ou de leurs enfants demeurent dans l'ombre alors qu'ils mériteraient d'être donnés en exemple à la jeunesse. Il termine par une comparaison, une argumentation et un point de vue éthique qu'il veut sans appel pour Etxahun :

" Errechiñulari ez zeiola galthatzen nula den bizi bena nula dian kantatzen, badate ; gizon bati, ene ustez, ororen etsenplu jarri gabe galtha dakioke haren bizia zer izan den. Ez nizun besterik errateko."

"Qu' on ne demande pas au rossignol comment il vit mais comment il chante, c'est possible ; mais à un homme, à mon avis, avant de le proposer en exemple à tous on peut lui demander ce qu'a été sa vie. Je n'avais rien d'autre à dire."

À première vue, il s'agit donc d'une réaction d'un souletin peu versé dans les Lettres qui exprime sur Etxahun un jugement conforme à l'opinion courante en Soule et au Pays basque en général. À travers lui, c'est le "bon sens" des gens de la terre qui parle, ce sens pratique des propriétaires terriens qui, "de toute éternité", leur fait préférer les valeurs solides du travail et de la transmission familiale du bien à la frivolité des initiatives individuelles d'autant plus dangereuses qu'elles émanent de personnages originaux comme des poètes. En effet, tout jugement critique et esthétique sur l'œuvre du poète est récusé à cause de la vie chaotique qu'Etxahun a menée et sa poésie reste donc irrémédiablement liée au contexte biographique. Cette prise de position qui manque singulièrement de nuances est signée A. Lichalt, autant dire, selon les apparences par un lecteur totalement étranger aux activités culturelles. Il réagit sur le ton de la polémique qui était déjà celui du premier article et, compte tenu de l'opinion tranchée qu'il exprime, semble inévitablement appeler une réponse Mais l'anecdote prend une autre saveur si l'on indique que, selon toute vraisemblance, c'est Pierre Lafitte, le rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Herria* qui a rédigé cet article. Jean Haritschelhar qui a lui-même pris part à la polémique en a acquis la certitude à la suite d'une confidence de Guillaume Epherre, un souletin qui fut un acteur culturel important de cette période de l'après-seconde guerre mondiale et un familier de Pierre Lafitte.

Jean Haritschelhar ajoute que Pierre Lafitte a voulu alimenter le débat autour d'Etxahun en publiant cet article sous un nom d'emprunt. On peut également essayer d'interpréter la position adoptée par Pierre Lafitte à travers le discours socialement convenu et conformiste de ce représentant "moyen" de la classe paysanne des années 60 dans la société basque rurale. Le rédacteur de l'hebdomadaire a peut-être vu dans cette polémique l'occasion de débarrasser de façon définitive l'œuvre du poète de cette ombre portée sur elle par la vie tumultueuse et la personnalité controversée du propriétaire-exploitant de la

florissante maison Etxahunia. En somme, cette passe d'armes entre le sens commun et le parti-pris esthétique, cette velléité de "Manecha" de ranger Etxahun parmi les grands hommes afin de participer à l'élaboration du panthéon littéraire basque, était le prétexte à accroître l'autonomie de la littérature et des arts par rapport aux autres secteurs de l'activité sociale.

Et, conformément au désir de Pierre Lafitte d'attiser la flamme par ses propos provocateurs, la polémique prend de l'ampleur au cours des semaines suivantes. Successivement et sous des noms d'emprunt, ce sont Jean Haritschelhar et Pierre Larzabal qui entrent dans le jeu pour défendre des thèses somme toute très proches. Le premier signe sous le nom de "Etchahun-zalea" le jeudi 22 février un article qui se refuse à reprendre le registre de la polémique pour aborder la question de façon plus nuancée sur un ton soucieux d'apaisement :

"Zonbaitek ez dute pertsularia baizik ikusten. Bertze batzuk, zu barne, ez dute nahi ikusi gizona baizik. (...) Nola juja beraz Etxahun jakin gabe egiazki zer sofritu dien ..."

Certains ne voient que l'improvisateur. D'autres, vous compris, ne veulent voir que l'homme. (...) Comment juger Etxahun sans savoir ce qu'il a véritablement souffert..."

Plus loin, en prenant appui sur l'histoire de la littérature française, il appelle à la constitution d'une tradition littéraire nationale basque et prône l'autonomie du littéraire et du poète Etxahun par rapport à l'homme Etxahun, il est vrai, parfois bien faible ...

"Bainan "Manexa" siñatu dien artikuluaren egiliarekin daukagu Euskal literaturan dela Etcxahun "sujet et personaje bat. Frantsesek ohoratzen dituztelarik handizki Villon eta Verlaine "kartzel prenda" izanak diren olerkariak, ez dukeguia guk Euskaldunek ohoratzen ahal Etxahun ?"

"Mais, avec l'auteur de l'article qui a signé "Manexa" , nous tenons Etxahun pour un sujet et un personnage de la littérature basque. Ne pouvons -nous pas nous les Basques honorer Etxahun alors que les Français célèbrent hautement ces "gibiers de potence" qu'ont été Villon ou Verlaine ?"

Dans l'édition du jeudi 1er mars, c'est au tour de Pierre Larzabal d'entrer dans le débat sous le pseudonyme de "Kostatarra". Il adopte d'emblée une position similaire à celle de Jean Haritschelhar qui consiste à détacher fermement le poète et son œuvre du comportement social de l'homme :

"Etchahun goresten badugu, ez dugu baitezpada goresten izan den gizona, bainan utzi daukun lana."

"Si nous louons Etchahun, nous ne louons pas particulièrement l'homme qu'il a été mais le travail qu'il nous a laissé"

Pierre Larzabal va même au-delà de cette simple séparation. Il indique que c'est cette vie mouvementée qui a permis à l'œuvre d'atteindre à l'exceptionnel :

"Jitezko talendua ez da baitezpada aski buru-lan ederren argitaratzeko. Talendu harek behar du phazkatu... Etchahunek bere talendua phazkatu du bere biziaren goztuz... Berak jasan eta frogatuak -eta ez aments hutsak' izan dira haren gogo-bihotzen hazgailu".

"Le talent naturel ne suffit pas nécessairement à faire naître les belles productions de l'esprit. Ce talent-là doit être nourri... Etchahun a nourri ce talent

au prix de sa vie... C'est ce qu'il a vécu et expérimenté -et non de pures rêveries- qui ont été la nourriture de son esprit et de son cœur".

Il a donc suffi de quelques articles[6] autour de la question de la célébration du centenaire du poète pour renverser les hypothèses de départ de la discussion et faire du poète de Barcus, un être de littérature désincarné, un monument du panthéon littéraire enfin détaché des frasques et des scandales provoqués en son temps par l'homme de chair et de passion. Et c'est Jean Haritschelhar qui, par sa thèse de doctorat publiée en 1969, va consacrer de manière définitive Etxahun-Barkoxe comme poète d'exception. Tout d'abord, il retrace de façon très précise les nombreux épisodes de la vie du "koblakari" en apportant plusieurs centaines de pièces inédites, notamment toutes celles qui proviennent des sources judiciaires. Ensuite, replaçant l'œuvre dans son contexte historique, il montre son caractère exceptionnel en soulignant l'originalité de la démarche poétique d'Etxahun. Celle-ci tranche singulièrement avec les productions habituelles des improvisateurs et autres poètes populaires par, notamment, la dimension autobiographique de sa création. Dans les rééditions successives de leurs "Histoires de la littérature basque", des auteurs comme Michelena ou Villasante intègrent les informations fournies par J. Haritschelhar. Et c'est avec la publication de *"L'Œuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun"* en 1970 que s'achève la période de "canonisation". Comme indiqué précédemment, J. Haritschelhar établit une édition critique de l'œuvre dans laquelle il reprend et complète l'édition Lhande-Larrasquet qu'il confronte aux nombreuses variantes des chansons découvertes au cours de ses recherches. On peut considérer qu'à la fin des années 60, un siècle après sa mort, grâce à une nouvelle génération d'écrivains et de critiques, ses avocats improvisés, Etxahun a gagné son dernier procès et il accède au paradis des auteurs classiques, toute contestation enfin apaisée.

Le mythe littéraire : Etxahun et la littérature contemporaine

Toute littérature produit ses figures littéraires et certaines d'entre elles parviennent à gagner le ciel des mythes. Etiemble a consacré tout un ensemble d'ouvrages[7] à étudier le Mythe Rimbaldien dans la la littérature française moderne. Il a montré comment, le poète créateur de *Une Saison en enfer* a constitué, malgré lui et de son vivant, une véritable légende en s'éloignant du milieu littéraire et en devenant insaisissable comme l'a bien suggéré le poète René Char, l'un des grands admirateurs de Rimbaud au XXe siècle :

"Lorsque Rimbaud fut parti, eut tourné un dos maçonné aux activités littéraires et à l'existence de ses aînés du Parnasse, cette évaporation soudaine à peine surprit. Elle ne posa une véritable énigme que plus tard, une fois connues sa mort et les divisions de son destin, pourtant d'un seul trait de scie"

René Char, *Recherche de la base et du sommet*, 1955.

---

[6] Il existe un cinquième article qui a paru dans la même série : en date du jeudi 29 mars 1962, il est signé "Mauletar bi Batichtak". Il n'apporte rien de nouveau sur le fond et ne débat que de points secondaires et, somme toute, assez anecdotiques.

[7] *Le poète souletin Pierre Topet-Etchahun (1786-1862)*, J. Haritschelhar, 1969.

Dans le *Mythe de Rimbaud*, en 1952, Etiemble analyse les métamorphoses successives de la figure littéraire de l'auteur de *Illuminations*. Il cite Félix Fénéon, un observateur contemporain de Rimbaud (1854-1891) qui, dès 1886, indique :

"Déjà son existence se conteste, et Rimbaud flotte en ombre mythique sur les symbolistes. Pourtant des gens l'ont vu, vers 1870. Des portraits le perpétuent".

Plus loin, Etiemble présente puis livre cette remarque d'André Breton :

Oui, tout est mythe chez Rimbaud ; jusqu'aux amours avec Verlaine : "La qualité de Verlaine et de Rimbaud, la singularité de leur rencontre, l'irrégularité de leur passion, la monstruosité de leurs excès, communiquent à l'histoire une sombre couleur mythique".

Bien sûr, le mythe évoqué ici n'est pas celui des ethnologues, des historiens des religions ou des folkloristes, le mythe primitif et fondateur qui explique le monde ou tel de ses aspects les plus obscurs. Il s'agit du mythe littéraire qui à l'image de celui d'Hélène, de Faust, de Don Juan ou plus près de nous de Robinson est sans cesse repris, réécrit, refondé pour éclairer quelque point obscur mais fondamental de l'expérience humaine. Et régulièrement, des créateurs sont débarrassés de leur trop pesante humanité pour s'élever imperceptiblement dans l'éther des existences mythiques. Toujours à propos du mythe Rimbaud, René Char poursuit dans *Recherche de la base et du sommet* :

"Récemment, on a voulu nous démontrer que Nerval n'avait pas toujours été pur, que Vigny avait été affreux dans une circonstance niaise de sa vieillesse. Avant eux Villon, Racine... (Racine que son plus récent biographe admoneste avec une compétence que je me suis lassé de chercher). Ceux qui aimment la poésie savent que *ce n'est pas vrai*, en dépit des apparences et des preuves étalées. Les dévots et les athées, les procureurs et les avocats n'auront jamais accès auprès d'elle. Etrange sort ! Je est un autre. L'action de la justice est éteinte là où brûle, où se tient la poésie, où s'est réchauffé quelques soirs le poète."

Char développe un argumentaire proche de celui de Jean Haritschelhar et Pierre Larzabal qui, à bien des égards, rappelle le combat finalement gagné au cours des années soixante par les défenseurs d'Etxahun.

Intégrée aux manuels scolaires et aux anthologies de la littérature dès le début des années 70, l'œuvre d'Etxahun ne pose plus aux lecteurs contemporains les problèmes de conscience qu'elle faisait naître chez l'archétype de l'abonné traditionaliste de l'hebdomadaire *Herria* que Pierre Lafitte surnomme A. Lichalt et met en scène au moment du centenaire de la mort du poète. Débarrassé des contingences humaines, Etxahun est suffisamment désincarné pour être promu au statut de mythe littéraire. Certes, il n'a pas pour cela les atouts d'Arthur Rimbaud qui disparaît tout jeune de la scène littéraire alors même qu'il ne s'y est pas encore fait un nom. Il ne mène pas non plus la vie aventureuse et exotique du Rimbaud vendeur d'armes ou d'esclaves. Cependant, il faut reconnaître que les nombreuses vicissitudes de son existence, le parfum de scandale qui marque les débuts de sa vie amoureuse, les accusations de meurtre passionnel ou les étranges et répétitives disparitions du pays font d'Etxahun un être à part parmi les gens de lettres du Pays basque. Ceci sans compter les mises en scène savantes et répétées que sont les poèmes autobiographiques dans lesquels il sait si bien se poser en victime. Dans le cadre des Lettres basques, Etxahun possède l'étoffe du "poète maudit" en rupture de société qu'incarne si bien Rimbaud.

Devenu créature mythique, le poète de Barcus est, dans la décennie suivante (1970-1980), désormais régulièrement convoqué dans les textes poétiques et littéraires basques. Un nouvelle biographie lui est consacrée en 1987. Elle est l'œuvre de Xipri Arbelbide, celui-là même qui, sous le pseudonyme de "Manexa" avait amorcé la polémique de la célébration du centenaire de la mort du poète. À l'image des autres ouvrages précédemment cités, la biographie de Xipri Arbelbide fait aussi d'Etxahun la victime de circonstances malheureuses qui parfois atteignent la force implacable d'un destin contraire.

Dans les limites de cet article, il ne peut bien sûr être question de procéder à un relevé exhaustif des diverses citations, allusions et autres traits d'intertextualité qui évoquent la personnalité du poète de Barcus ou son œuvre. Seuls deux exemples parmi les plus significatifs seront proposés ici ; ils émanent de deux des écrivains les plus reconnus de leur génération, à savoir, Joseba Sarrionaindia et Bernardo Atxaga. Ce dernier publie en 1978 un recueil de poèmes qui fait date. Intitulé *Etiopia*, il compte des poèmes en vers libres, des poèmes en prose et des essais poétiques sur la poésie. Le second de ces essais, le plus long du recueil porte un titre déroutant :

"*PIOLET poeta* lirikoari buruz zenbait apunte (Hitzaurre gisa, eta omenez)"
Quelques notes au sujet du poète lyrique PIOLET (en manière d'introduction et d'hommage)

Bien significatif de la manière de procéder d'Atxaga qui propose souvent un emboîtement de lectures possibles et une lecture au second degré, cet essai met l'accent sur les mutations qu'a connues la poésie basque au cours du XXe siècle, un siècle qui l'a vu passer du monde rural avec une prédominance de l'oralité à la ville et au statut de production écrite. Bien sûr, Piolet est le prototype du poète maudit, injustement méconnu. Les allusions aux improvisteurs et poètes populaires abondent dans le texte et Etxahun est en bonne place parmi les personnalités sollicitées de façon implicite. Comme lui Piolet a maille à partir avec son père et ses camarades d'école. Comme lui il a consacré un poème marquant à son premier amour et, à travers d'autres pièces poétiques Piolet s'applique à rendre hommage à ces improvisateurs gardiens de la culture populaire qui se déplaçaient de village en village. De même, le narrateur montre comment Piolet s'intéresse à deux poètes populaires "Kutxillet" et "Pospoilet" dont les noms aux consonances béarnaises ne sont pas sans rappeler des personnages dignes de figurer dans une mascarade ou une autre production théâtrale populaire. Du reste, le narrateur poursuit en précisant que ces poètes ont été retirés des anthologies car bien peu recommandables :

"*Eta dakizuenez, oso bereziak izan dira bi poeta horik literaturan, eta aspaldidanik daude testuetatik kitatuak ez baitira exemplu onak konsideratzen.*

Et comme vous le savez, ces deux poètes ont été très particuliers dans la littérature, et depuis longtemps ils sont retirés des textes car ils ne sont pas considérés comme de bons exemples."

Tous ces éléments ne manquent pas de rappeler Etxahun d'autant qu'une allusion directe à un vers du poète figure dans le texte :

... ez dut nahi inoren laguntzarik
Josafateko zelaira abiatu auuretik...
Je ne veux d'aide de personne

Avant de partir pour la plaine de Josaphat.
Etiopia
"*Haboro bizitzen ez paniz, Josafatera artino.*
Si je ne vis pas davantage, adieu jusqu'à (la vallée de) Josaphat,"
Extrait de "Ahaide delizius huntan" de Etxahun-barkoxe

Dans ce recueil où, aux côtés de Rimbaud, rares sont les auteurs de langue basque qui sont nommés (Axular, Lizardi), Etxahun se voit consacrer un poème entier :

Jarri zara bidean Ba zatoz Etxahun
Tu t'es mis en route, tu arrives Etxahun

Les allusions à certains incidents de la vie du poète sont très claires à l'image de l'évocation de la hache ou du coup de feu qui valurent à Etxahun quelques-unes de ses années de prison. Quant à l'expression "Desertuko ihizik" (les bêtes sauvages du désert) qui figure à la fin du texte, elle est bien évidemment une référence directe au poème "Mündian malerusik" dans lequel le poète se compare à elles. Du reste, à la fin de ce poème, Etxahun prend la direction de la ville comme annoncé dans l'évocation du poète Piolet. .

Atxaga n'est bien sûr pas le seul des écrivains contemporains à solliciter le mythe Etxahun dans son œuvre. Joseba Sarrionaindia fait de même à la même époque. Dans le recueil intitulé *Izuen gorde lekuetan barrena* (À travers les repaires des terreurs) avec lequel il remporte le Prix Azkue en 1980. Sarrionaindia évoque aussi directement la figure du poète souletin dans un poème intitulé "Testamendua" (Testament). Celui-ci évolue aux côtés de Alice, l'héroïne de Lewis Carrol ou encore de Van Gogh, d'Ophélia ou encore d'Ulysse de retour à Ithaque. Il n'est pas nécessaire de multiplier les éxemples pour comprendre que Etxahun a manifestement changé de statut dans l'imaginaire des écrivains de langue basque. Il n'a plus rien du poète paysan à la fois craint et vilipendé par ses concitoyens de Barcus ; il n'est pas non plus utile de passer par un long plaidoyer destiné à justifier la distinction entre l'homme parfois peu recommandable et le poète toujours inspiré pour avoir le droit d'invoquer son autorité ou son inspiration.

À la fin des années soixante-dix l'œuvre a définitivement pris place parmi les classiques aptes à figurer dans les anthologies scolaires. L'homme Etxahun s'est effacé et seule demeure cette figure de poète inspiré mais maudit, cette silhouette insaisissable qui, à l'instar de Rimbaud pour la littérature française, est devenu l'un des mythes littéraires le plus utilisé dans la littérature basque contemporaine. Si l'on doit lui chercher quelque alter ego, il n'est pas sûr qu'Axular et Dechepare soient sur ce point susceptibles de rivaliser avec lui. Qui parmi ses successeurs du XXe siècle pourraient prétendre à l'égaler ? Peut-être Lizardi emporté par la mort au sortir d'une brillante jeunesse, Lauaxeta fusillé par les soldats franquistes comme Lorca ou encore Jon Mirande, le poète d'origine souletine qui, rejeté par les siens et méconnu par le public, finit par mettre un terme à ses jours. On l'a vu à propos d'Etxahun, le chemin qui mène un auteur au stade de mythe littéraire est bien escarpé et rares sont les créateurs qui accèdent à ce panthéon.

Bibliographie

A. Chaho, *Biarritz entre les Pyrénées et l'Océan*, 1855.

Francisque Michel, *Le Pays basque,* 1857.

J. DJ. Sallabery, *Chants populaires du Pays basque,* 1870.

P. Lhande, "Le Barde Etchahoun", *Revue Gure Herria,* 1923.

P. Lhande, J. Larrasquet, *Le poète Pierre Topet dit Etchahun (1786-1862) et ses oeuvres,* 1946.

P. Espil, *Etchahun le malchanceux,* 1948.

P. Larzabal, *Etchahun*, 1951.

Y. Etxaide, *Joanak Joan,* 1955.

Etxahunen bertsoak gipuzkeraz, adaptation dialectale des vers d'Etxahun par Y. Etxaide, 1969.

J. Haritschelhar, *L'Oeuvre poétique de Pierre Topet-Etchahun,* 1970.

B. Atxaga, *Etiopia,* 1978.

J. Sarrionaindia, *Izuen gorde lekuetan barrena,* 1980.